

des petites villes blanches et la mortelle forêt, apparurent très clairement dans la remarquable série de clichés en couleurs dus au talent bien connu de M. Pierre-A. Pittet, pour le plus grand intérêt des membres de notre Société. L'impitoyable sylve amazonienne sans clairière, piquetée de place en place par de minuscules défrichements, se confond le plus souvent avec l'eau. La lutte des plantes pour la vie leur ôte toute grâce et les moyens d'attaque et de défense abondent, tant chez le végétal que chez l'animal. Nul ne peut vivre facilement dans ces paysages mi-forestiers, mi-aquatiques. L'art du photographe a rendu sensible la morbidité de cette association vénéneuse par des vues qui illustreraient admirablement la "Voragine" du Colombien José Eustasio Ribera ou "La Forêt Vierge" du Portugais Ferreira de Castro.

En dehors des bourgs essaimés le long des fleuves amazoniens, quelques Indiens subsistent dans des conditions précaires. En symbiose cyclique avec ceux-ci, des marginaux de notre civilisation hantent ces terres hostiles. Les "seringueiros", ces exploitants du caoutchouc sauvage, sont disséminés dans la jungle, au gré des contrats saisonniers. Ils souffrent du climat, des animaux, grands et minuscules, de carences alimentaires, le poisson apportant seul les protéines indispensables, car la chasse y est un mythe. Ces entailleurs de troncs d'hévéas passent des mois sans joie, sans grands profits, à récolter le précieux latex dans leurs godets et à le coaguler par des moyens de fortune efficaces, même si le caoutchouc brésilien, qui fut à l'origine d'un boom sensationnel au XIXe siècle, est presque évincé par son concurrent sud-asiatique, d'origine brésilienne cependant. Il s'agit en Amazonie d'une cueillette, alors que l'hévéa asiatique est arbre de plantation.

Ce voyage, effectué dans deux temps différents, celui des derricks gringant le long des fleuves et celui d'une nature indifférente à l'homme, fut commenté sobrement, avec une sympathie exempte de sensiblerie, au cours d'un exposé didactique fort bien composé et équilibré.

G.L.

Pierre-André PITTET : Regards sur l'Amérique latine - II. Le Mexique : Le volcan de Paricutin - Kermesse funèbre - Peinture moderne.

29 octobre 1958.

Pour sa seconde conférence sur l'Amérique latine, M. Pierre-A. Pittet a présenté une nouvelle série de ses incomparables clichés illustrant un commentaire enregistré fort bien conçu. Quelques-unes de ses images, présentant le résultat de fouilles ou de découvertes vieilles de quelques mois à peine, telles les peintures rupestres des Indiens Tarahumaras, dans l'Etat de Chihuahua, ou une urne funéraire de Palenque, ancienne capitale maya, encore inédites, furent une véritable primeur pour les auditeurs et sont un apport certain à l'américanisme. Cette mosaïque de séquences

liées naturellement entre elles a singulièrement enrichi les participants à cette réunion, par l'exposé des aspects multiples de l'Anahuac.

Ardent et fataliste, le Mexique admet la co-existence de la vie et de la mort. M. Pittet a voulu suivre les fêtes du jour des morts dans un petit village d'Oaxaca. La vente des crânes en sucre et la décoration florale des tombes, les réjouissances pourrait-on dire même, sont plus humanisées que dans l'âpre et inoubliable Kermesse funèbre d'Eisenstein, tendue à l'extrême, qui paraît être inspirée par la violence révolutionnaire des fresques de Diego Rivera, peintre indien. Avec José Orozco et David Siqueiro, il a couvert toutes les surfaces libres des bâtiments officiels de ses évocations des civilisations précortésiennes, élevant au-dessus de lui-même le peuple mexicain, qui prit ainsi conscience de sa grandeur passée. Dans cette peinture murale s'affirme surtout la ferveur des programmes revendicateurs de gouvernements fiers de leur origine révolutionnaire.

Strictement actualiste, l'architecture rompt avec notre futurisme et donne à Mexico - on devrait plutôt utiliser le vieux mot de Tenochtitlán - une allure originale, même forcenée. Les vieux canons architecturaux sont pulvérisés et un monde nouveau prétend vivre dans un cadre adapté à ses outrances, même les plus calculées.

Cette acceptation de la vie et de la mort ne pouvait mieux se symboliser que par l'évocation du volcan Parícutin, né devant les yeux humains le 26 février 1943, et qui, de la plaine, s'éleva bientôt à des centaines de mètres de hauteur, dégageant des flots de lave, annihilant toute vie sur des superficies énormes, rasant les villages, détruisant sans hâte ni pitié.

De saisissants portraits humains, extraits pourrait-on croire des fresques riveristes, montrent un peuple mexicain renfermé dont l'impassibilité rejoint celle des énigmatiques figures de la mystérieuse culture de San Agustín, dans le sud de la Colombie, sans relation connue avec la culture péruvienne, et celle des Mayas du Guatemala, évoquée avec bonheur dans quelques-unes de ses plus nobles réalisations, avant l'exode vers le Yucatan, qui fut montré à nouveau, avec ses ruines classiques et le résultat des derniers travaux archéologiques.

G.L.

Eugène DEROBERT : Regards sur l'Amérique latine : III. La Colombie.

26 novembre 1958.

Poursuivant son cycle de conférences sur la vie et la géographie des pays sud-américains, la SSA avait demandé à l'un de ses membres, M. Eugène Dérobert, de présenter un tableau de la Colombie, qu'il connaît fort bien pour avoir vécu près de dix ans en Colombie et en Equateur.

Des difficultés d'ordre climatique, hydrographique et